



QUE DEVIENNENT
LES ENFANTS QUAND
LA NUIT TOMBE ?

JEAN-PAUL NOZIÈRE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

QUE DEVIENNENT LES ENFANTS QUAND LA NUIT TOMBE ?

JEAN-PAUL NOZIÈRE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

2012 : dans la grange d'une vieille ferme que ses parents viennent d'acheter, Bertille trouve un crâne humain enfoui dans le sol. Alors que le père et la fille rêvent de devenir détectives privés, c'est un signe du destin !
1966 : inséparables, Anélie et Ylisse vivent une enfance rebelle sur une île, au milieu de l'océan Indien.
Quels liens entre ce passé vieux d'un demi-siècle, cette île lointaine et la découverte, en France, dans cette vieille ferme, d'un crâne humain ?
La première enquête de Bertille et de son père, sur la piste d'un crime évident, dévoilera une histoire enfouie depuis presque cinquante ans.

Jean-Paul Nozière déploie ici sa grande maîtrise du scénario et de la langue pour concocter un suspense à deux voix.

QUE DEVIENNENT
LES ENFANTS QUAND
LA NUIT TOMBE ?

Table des matières

1.	9
2.	26
3.	43
4.	62
5.	79
6.	106
7.	122
8.	137
9.	157
10.	171
11.	186
12.	204
13.	226
14.	234
15.	237
Épilogue	247

*Pour Léonie et Emma, mes puces
et Sophie, leur maman.*

« Le bonheur et la chance sont des jeux d'enfants.
Le malheur aussi. »
Pierre Michon (au sujet du *Grand Meaulnes*)

« Toute la question, quand on se
regarde dans la glace, c'est :
est-ce que j'ai trahi l'enfant que j'étais ? »
Robert Guédiguian (cinéaste)

1

2012

Nous habitons la ferme depuis deux ans quand c'est arrivé. Je n'oublierai jamais cette journée, même si je dois vivre mille ans. La ferme n'en était plus une depuis longtemps. Quand mes parents ont acheté les bâtiments, pour une bouchée de pain, seuls les murs tenaient debout. Et encore. Mais il y avait beaucoup de terrain autour et papa disait qu'on pouvait faire quelque chose de sensationnel de la propriété.

- Il va falloir se retrousser sérieusement les manches et ne pas se montrer fainéants ! s'était-il exclamé, en shootant nerveusement dans une des nombreuses touffes d'orties qui envahissaient la cour.

Il s'était tourné vers moi, les sourcils en accent circonflexe, son regard évaluant à la fois la minceur excessive de mon corps de fille de quatorze ans et mes aptitudes à un travail de maçon. Mon père estimait que je m'intéressais trop aux mannequins des magazines de mode.

- Tes jolies mains vont déguster, Bertille. Je crois que nous devrions commencer par nous munir d'une collection de gants blindés.

« Gants blindés » était son genre d'humour !

- Les miennes ne risquent rien ? avait riposté Mélinda, ma mère, en levant les yeux vers les fenêtres de l'étage où ne subsistait plus une seule vitre. Je me demande si on a bien fait d'acheter cette ruine. Arthur, mon chéri...

- Les mains d'une instit sont sacrées et nous les utiliserons le moins possible, avait coupé papa, se gardant de commenter le bien-fondé de leur acquisition.

C'était trop tard.

La propriété se composait de deux bâtiments posés au centre d'un vaste terrain lui-même entouré de prés. La ferme proprement dite servait d'habitation et, en face, de l'autre côté de la cour, se dressait une grange, une construction presque aussi massive que l'autre, mais en plus mauvais état. L'ensemble se trouvait dans un hameau nommé le Val Brûlé, soit cinq maisons éloignées les unes des autres, environnées de champs et de forêts. Nous habitons à six kilomètres de Sponge, la ville la plus proche. J'écris « ville » pour ne vexer personne, car Sponge comptait à peine quatre mille habitants.

- Une région franchement comique ! m'étais-je indignée, en débarquant la première fois au Val Brûlé.

Trois corbeaux, pas le moins du monde effrayés, déchiquetaient sous nos yeux, au milieu de la route, la dépouille écrasée d'une bestiole quelconque.

- Une fouine ou un blaireau, avait affirmé mon père, d'une voix catégorique, alors que pas plus que Mélinda et moi il n'avait vu de fouine ou de blaireau ailleurs que dans un livre.

- Je suis ravie d'abandonner le comique derrière moi, avait noté ma mère, d'un ton assez sec. Nous transformerons petit à petit le Val Brûlé en paradis.

Nous allions d'abord nous heurter à une vision d'enfer, mais évidemment nous l'ignorions. Mélinda songeait à son ancienne école de Mulhouse où trois familles de parents crétins l'avaient harcelée sous prétexte qu'elle ne préparait pas assez ses élèves du cours élémentaire à devenir des polytechniciens. Elle était très satisfaite d'avoir obtenu son changement pour le groupe scolaire Carnot de Sponge.

Je manquais si totalement d'enthousiasme, face à cette entrée dans notre futur paradis si semblable à un tas de gravats, que papa s'en rendit compte.

- Bertille, tu auras toujours ton téléphone, ton ordinateur, tes livres, ta télévision. Explique-moi où se situera le changement par rapport à Mulhouse où tu t'enfermais dans ta chambre et te droguais à coups d'ordinateur et de SMS ?

Il m'avait cloué le bec. Ce qu'il disait était en grande partie exact, même s'il ajoutait cette dose d'exagération propre aux parents inquiets.

Deux ans plus tard, je ne pouvais même plus évoquer l'ennui. Durant ces sept cent trente jours, nous n'avions guère eu le temps de regarder nos montres. La ferme à *retaper*.

Elle était inhabitée depuis une vingtaine d'années, avait été vendue plusieurs fois après le décès des fermiers. Les propriétaires successifs étaient toujours des Parisiens en mal de maison de campagne, mais ils avaient baissé les bras devant l'ampleur de la tâche. J'allais au collège, la première année. Mélinda assurait son service d'institutrice. Arthur remplissait la bétonnière, gâchait du plâtre, empilait des briques et des pierres. Papa était détective privé. Du moins, il possédait de belles cartes imprimées de lettres colorées qui proclamaient cette raison sociale.

Squalo & Cie

Filatures. Recherches dans l'intérêt des familles.

Enquêtes toutes natures. Discretion garantie.

Compagnie ? Ce devait être maman et moi, mais nous ne posons pas la question.

– J'attaquerai réellement ce boulot quand la ferme sera habitable et quand Bertille atteindra sa seizième année. Pendant deux ans, je fais le maçon et après on ouvre au Val Brûlé un cabinet de détective privé dont la France entière entendra parler.

Les yeux de mon père brillaient de convoitise devant cet avenir qu'il supposait aussi paradisiaque que notre présence dans ce hameau, selon les espérances de maman.

J'avais seize ans, maintenant. Pourtant, Arthur conservait son paquet de cartes si appétissantes, bouclé dans un tiroir de *son bureau*, lequel bureau ne dévoilait pas le moindre signe encourageant de son futur métier. Il renfermait bien

une loupe – « C’est dingue le nombre d’indices qu’une bonne loupe révèle », affirmait papa – mais elle servait exclusivement à sa collection de timbres. J’avais décidé qu’à seize ans j’aiderais Arthur, de façon à donner une réalité à l’expression mensongère « Squalo & Cie ». J’éblouirais mes copains en leur annonçant que j’appartenais dorénavant au cabinet de DP Arthur et Bertille Squalo.

Je n’allais plus au lycée. Cessation brutale de toute activité scolaire le jour de mon seizième anniversaire, deux mois après mon entrée en classe de première. À quoi bon ? Mes ambitions allaient au-delà d’un diplôme. Quand on me posait la sempiternelle et si stupide question « Plus tard, tu feras quoi ? » je souriais, clignais de l’œil ou dressais un pouce mais ne répondais pas. Il existait tant de possibilités qu’une seule vie ne suffisait pas. Détective privé, certes, mais cette occupation arrivait en fin de liste. Écrivain, artiste peintre ou sculpteur, PDG d’une start-up occupant un créneau encore inconnu, journaliste à la télévision, actrice de théâtre, voyageuse autour du monde, alpiniste, première femme pilote de Formule 1 : mon imagination ne s’arrêtait pas là. Je venais de commencer l’écriture d’un premier roman.

Quand un adulte insistait – et ça arrivait souvent, parce que leur cerveau élaborait des désastres puisque je n’allais plus à l’école –, j’élargissais mon sourire et disais :

– Je verrai bien. En tout cas, je ne m’ennuierai jamais. Vous entendrez parler de moi.

Mes parents m'approuvaient.

- Tu as le temps de penser à ton avenir, Bertille. Profite au maximum de ta jeunesse avant de te cloîtrer dans un travail et la vie d'adulte.

Dans la liste « tu feras quoi plus tard », j'aurais pu ajouter : accueil de touristes en chambres d'hôtes, puisque papa avait décidé de transformer la grange en hôtel.

- Cette nuit, j'ai eu une idée tout simplement géniale, avait-il déclaré un matin, pendant le petit déjeuner.

- Laquelle, mon chéri ? avait demandé Mélinda, sa méfiance creusant des sillons inquiets sur son front habituellement lisse.

Sa main droite cessa de beurrer une biscotte. Maman et moi attendions l'idée géniale, nos corps en apesanteur, tant les idées formidables d'Arthur débouchaient parfois là où aucun être humain sensé ne s'aventurerait. Un instant, je me mis à croire qu'enfin nous ouvririons notre cabinet de détectives privés, mes parents m'ayant offert, le jour anniversaire de mes seize ans, le scooter 50 cm³ qu'ils m'avaient promis. Papa avait dit :

- Tu en auras besoin, ma grande, pour te transporter à droite et à gauche pendant nos enquêtes, puisque j'utiliserai la Clio.

Il avait lorgné Mélinda et ricané un peu en ajoutant :

- Ta mère va travailler à Sponge en bécane, bon, six kilomètres, okay, une instit en vélo, okay, ça fait bobo intello écolo, okay, mais un détective privé en bécane, heu...

L'idée lumineuse de papa ne concernait pas notre avenir lumineux de détective privé. Quoique... Sans le vouloir, il nous engagerait quand même sur cette voie-là.

- Ton idée *géniale*, mon chéri ? insista maman, en léchant la confiture contenue dans sa petite cuillère, alors que papa buvait sa première des cinq tasses de café du matin.

- On transforme la grange en chambres d'hôtes, annonça Arthur, son visage éclairé du sourire éblouissant de celui qui vient de gagner une fortune au loto.

Le pouce levé devant lui, qu'il brandouillait comme si la maladie de Parkinson le frappait, nous interdisait de protester. Il poursuivit son explication :

- La région s'ouvre au tourisme, il y a un pactole à... *engranger*... ha ha ha, il fallait la faire celle-là... J'ai calculé qu'on pourrait créer quatre piaules, soit à cent euros la nuitée qu'on multiplie par quatre et cinq nuitées par semaine durant douze semaines, donc au bas mot sans compter les p'tits déj...

- Stop ! rugit Mélinda, interrompant le flot de notre fortune à venir.

Sa main droite se dressa entre eux, fragile rempart face aux idées *géniales* d'Arthur. Quant à moi, je cachais ma consternation derrière mon sandwich confiture de mûres/confiture d'abricots/confiture de fraises.

Transformer la grange ? Réattaquer de nouveaux travaux alors que nous venions de trimer durant deux ans et commençons à peine à souffler ? Papa exagérait. Maman le lui fit savoir à sa façon.

– Avec quel argent se lance-t-on à nouveau dans le bâtiment, puis dans l’hôtellerie ?

Arthur, délaissant son petit déjeuner, expédia ses deux index vers le ciel, leur imprimant des mouvements de piston. Il afficha un sourire épanoui et mit les points sur les i.

– Mais le tien, ma chérie, comme d’habitude. Je te rends un immense service : nous traversons une période de crise économique à la fin de laquelle les banques t’auront piqué ce que tu possèdes, donc je te propose une idée géniale d’investissement afin d’échapper au désastre.

Papa abusait du mot « génial », surtout à cette époque, car il fallait se doper le moral en se réveillant le matin, dans ce coin perdu d’une campagne austère, pauvre, souvent noyée sous un brouillard affligeant.

La répartie d’Arthur nous fit éclater de rire. Mélinda était notre banquier. Ce n’était évidemment pas son salaire médiocre d’institutrice qui autorisait nos folies, mais un *héritage*. Un *héritage* tout à fait étrange, je l’admets, mais il n’était qu’une des nombreuses bizarreries de notre famille. Le père de maman – que j’appelais « papi blues » – avait amassé une respectable fortune en vendant des tonnes de cassettes, puis de CD, de *musique argentine*, sous le nom ronflant de Miguel Banderas. Son véritable nom était Paul Martin. Il ne connaissait de l’Argentine que les documentaires de la télévision et ce qu’il lisait dans les guides touristiques, mais il jouait du bandonéon mieux que n’importe quel Argentin. L’exotisme de la publicité faite autour

de son enfance misérable dans les taudis de Buenos Aires avait propulsé les ventes du *véritable tango argentin* interprété par Miguel Banderas dans la stratosphère d'une ahurissante réussite.

Cinq ans auparavant, mon grand-père si admirablement riche avait décidé de tout plaquer et de se retirer dans un monastère de Haute-Savoie, après avoir légué sa fortune à sa fille unique.

Je me perds un peu dans ce labyrinthe familial et il me faut revenir à *la géniale idée* de papa. Maman accepta ce nouveau plongeon au cœur de son compte en banque, non sans souligner ce déraillement de carrière.

- Si je comprends bien ton père, ma petite Bertille, ces projets de travaux l'éloignent de son destin de détective privé et, du même coup du tien aussi, en tant qu'assistante privilégiée du nouveau Sherlock Holmes. Tu en penses quoi, ma chérie ?

- Oh ouais, bonne idée, ce sera marrant !

Je mentais. J'aimais trop mon père pour le contrarier et l'empêcher de rêver. Pourtant, fabriquer du béton, monter des cloisons ou peindre des murs, j'en avais ma dose pour la vie ! En revanche, devenir hôtesse d'accueil de touristes égarés dans notre vallée m'attirait davantage. Je n'écartais pas la perspective de croiser de beaux jeunes mecs de mon âge qui logeraient de l'autre côté de ma cour. À minuit, quand nos parents respectifs dormiraient, nous pourrions nous retrouver en pyjama en bordure du pré, derrière la

grange, sous le clair de lune. J'avais aussi le droit de rêver. De toute façon, je m'étais lancée dans l'écriture d'un premier roman qui exploserait inévitablement les courbes des plus hautes ventes. Ce travail me changerait du béton. En outre, mon scooter me permettrait de m'échapper chaque fois que papa me soûlerait de sa musique ringarde qu'il écoutait à plein volume en maniant la truelle.

Et voilà pourquoi je me retrouvais dans la grange le jour de notre terrifiante découverte.

C'était un mercredi de printemps. Un soleil jaune citron éclairait le Val Brûlé. Le ciel était d'un bleu limpide. Les oiseaux piaillaient dans les arbres et trois tiercelets planaient au-dessus des champs plantés de blé encore vert. J'avais déjà écrit plusieurs pages de mon roman qui s'annonçait – je n'en doutais pas – comme *l'incroyable chef-d'œuvre d'une écrivaine précoce et géniale*. J'obtiendrais sûrement le prix Goncourt.

Donc, tout allait bien ce mercredi 4 avril 2012.

Nous commençons les travaux dans la grange. Arthur, torse nu, autoproclamé directeur de chantier, nous répartissait les tâches en criant ses conseils afin de couvrir la voix de John Lennon que délivrait le lecteur de CD. Il ne confiait à maman que ce qui lui paraissait le moins dangereux pour ses mains d'institutrice qu'elle utiliserait le lendemain. Mélinda l'écoutait à peine. Elle agissait à sa guise, mais l'ampleur du projet « chambres d'hôtes » l'épouvantait.

Elle s'accordait de longues pauses. Elle en fit encore une ce matin-là et déclara :

- Bertille, tu ne trouves pas que mon jules qui est aussi ton père est probablement le plus beau mec qui existe sur cette terre ? Elle toussota, ajouta très vite : En tout cas, au Val Brûlé.

Elle reboulait comiquement ses yeux en fixant papa. C'était sa façon à elle d'écarter la rafale de conseils que débitait la bouche infatigable d'Arthur. Afin de la soutenir, je mis mon pouce en avant en criant un « ouais ! » enthousiaste. Oui, papa était un beau mec ! Un mètre quatre-vingt-cinq de muscles et un visage à la Clooney vantant dans la pub les cafetières Nespresso. Il estimait que ressembler à un acteur de cinéma ne convenait pas à un détective privé censé être un dur à cuire, comme dans les romans policiers. Il conservait donc des cheveux très longs qu'il rassemblait sur sa nuque à l'aide d'un catogan.

- N'est-ce pas, Bertille, que je fais guitariste tsigane avec mes tifs noirs dans le cou ?

- Bien sûr, bien sûr !

Je ne connaissais aucun guitariste tsigane. Et je pensais qu'Arthur ressemblait plutôt à un SDF qu'à un musicien, mais je n'aurais jamais fait un pareil aveu.

- Donc, pour commencer, on s'attaque au sol de cette foutue grange ! décida mon père. On fait sauter les dalles, on pose un plancher provisoire et ainsi on pourra apprécier la surface aménageable et dessiner un plan approximatif de chaque pièce. Okay, les filles ?

Je n'étais pas d'accord. Commencer les travaux par le niveau inférieur de la grange n'était pas logique. Mais, les jours précédents, papa s'était coltiné le déménagement complet de ce niveau inférieur, un épouvantable foutoir composé de déchets divers, de pierrailles, de vieux outils rouillés, de planches à demi pourries. Tout ça datait de la préhistoire, personne depuis des années n'ayant cherché à entrer là. Je voulais d'autant moins mettre un bémol à l'enthousiasme d'Arthur que j'étais une tâcheronne pas très douée.

- Je descelle les dalles, annonça mon père, Bertille évacue la terre et toi, Mélinda, tu ratisses afin de ramener le sol à une surface à peu près plane. Okay ?

Maman me considéra en grattant de son ongle le dessous de son nez, signe qu'elle hésitait entre le fou rire et la rébellion. Je hochai la tête et elle choisit une troisième solution.

- Okay, boss. Bertille est d'accord mais moi, je vais m'accorder peut-être une courte pause.

Arthur nous acheva par une dernière annonce :

- Comme ça, on s'entraînera à creuser et comme une maison d'hôtes aujourd'hui ne peut pas ouvrir sans que les clients disposent d'une piscine... après la grange, on installera la piscine.

Là, on éclata de rire. Le genre de rire mi-figue mi-raisin de celui qui reçoit un cadeau lamentable et doit quand même montrer sa satisfaction. Et on se mit au travail.

La partie qui m'était réservée se trouvait au fond de la grange. Dans un coin, Arthur avait déjà retiré cinq dalles, la veille au soir, testant ainsi sa méthode et me préparant mon menu de la matinée. Je me demandais, assez inquiète, combien je devrais sortir de brouettes de terre et de caillasses.

- Je vendrai les dalles à un Parisien pour sa maison de campagne, avait annoncé mon père. Ils adorent ces vieux matériaux. L'authentique de la cambrousse les rend mabouls.

Il avait ri. Moins ri en évacuant les dalles de calcaire qui pesaient chacune des tonnes.

J'avais prévenu que j'accordais trois heures, pas une de plus, à notre avenir d'hôteliers. Après, je sauterais sur mon scooter, direction Sponge où Édouard m'attendait pour jouer au tennis. Ou faire autre chose. D'ailleurs, le garçon s'appelait-il Édouard ou Fabrice ou Mathias ? Je m'embrouillais un peu ces derniers temps et mettre de l'ordre dans mon agenda et dans le répertoire téléphonique de mon portable devenait impératif.

Malgré l'heure matinale, il régnait déjà une température de four sous le toit de la grange. Le soleil, incroyablement chaud pour un mois d'avril, transformait les tuiles en autant de bouillottes. Maman, près d'Arthur, travaillait en maillot de bain. Un deux-pièces jaune, qui ne le resterait pas longtemps. Entre deux coups de pelle ou les allers-retours de mon râteau sur le sol, j'observais ma mère.

Elle était belle ! Pas autant que mon père, puisque j'avais décidé qu'aucun être humain n'approcherait jamais la beauté de papa (et les garçons que je collectionnais pouvaient toujours courir !), mais quand même ! Dois-je avouer qu'une pointe de jalousie me poussait parfois à chercher un défaut physique à Mélinda ? Il me fallait beaucoup pinailler pour en trouver un d'acceptable.

- C'est plein de sable ici, pas de la terre ! Je fais quoi ? Je l'enlève ?

Je criais. Le lecteur de CD de papa braillait une de ces vieilles musiques qu'aimaient mes parents... enfin, surtout Arthur qui imposait ses choix. Ce devait être un groupe anglais des années 1960. J'avais du mal à retenir les noms. Ils commençaient presque tous par *the*, mais *the quoi* ?

- Qu'est-ce que tu dis, Bertille ? hurla papa en retour, posant le pic avec lequel il s'échinait à desceller les dalles.

- Il y a du sable, pas de la terre !

Il n'entendit pas mieux. Il surveillait le travail au ralenti de Mélinda. Elle baladait avec consternation ses yeux autour du volume impressionnant de la grange. Elle se demandait combien de siècles il nous faudrait pour parvenir à bout de ce chantier. Je suis certaine qu'elle ne pensait qu'à une chose : « Vivement demain que je récupère ma classe de CM2 à Sponge. »

Je montrai le sol en lui assénant un coup de pelle.

- Du sable !

- Enlève ! hurla Arthur.

M'avait-il comprise ? Je ne crois pas, mais hurler « Enlève ! » demandait moins de sacrifice que d'aller jusqu'au lecteur de CD et baisser le volume sonore.

Ça me convenait. Le sable pesait moins lourd que la terre. Comme la surface était bosselée, je retirai quelques pelletées mais plus je creusais plus j'obtenais un sol ondulé et instable. Il fallait atteindre la terre ou un niveau composé de pierres de façon que mon père puisse y poser son plancher provisoire. Plus je déplaçais ce sable gris et collu, plus j'estimais que mon travail était mauvais. Je me rendais compte que j'étais une bricoleuse assez nulle, creusant ici, remblayant là et, au final, je n'aboutissais à rien de correct. Ça me mit en colère. Pourquoi écrire un roman me semblait si facile alors que je me montrais incapable de manier un outil ?

Quelque chose de vert apparut dans la brouette, là où je venais de jeter une pelletée de sable. Je posai la pelle, écartai le sable et la terre qui s'y mélangeait. Je vis une sorte de pierre verte, de forme cylindrique, assez semblable à un crayon dont la longueur n'aurait pas excédé cinq à six centimètres. L'objet était parfaitement lisse et vraiment joli. Il était percé d'un trou, tout en haut. Un trou régulier qui le traversait. Je frottai la pierre. Elle brilla aussitôt d'un éclat vif, un peu comme si je tenais une agate de verre neuve. La pierre, maintenant, était magnifique. On voyait qu'elle n'était pas dans son état naturel. Une main d'homme l'avait polie et percée d'un trou.

- Maman !

Ma mère, à genoux, nettoyait les dalles de pierre que papa avait retirées. Étrange initiative puisqu'elles traînaient dans notre cour pendant des mois, jusqu'à ce que nous parvenions à les vendre à ces fameux Parisiens amateurs d'*antiquités*. Elle ne m'entendit pas.

- Papa !

Il faisait une pause cigarette et Elvis Presley. Ce nom de chanteur là, je le connaissais. Combien de milliers de fois avais-je entendu *Jailhouse Rock* ? Papa balançait son bassin en rythme. Il m'avait expliqué : « *Elvis, the pelvis !* » Je fis une grimace et abandonnai tout espoir d'aide de ce côté-là aussi.

Je mis la pierre dans ma poche. Je la montrerais plus tard. De toute façon, mes parents ne sauraient probablement pas me dire ce qu'elle était. Avant de reprendre ma pelle, je songeai que cette pierre me ferait un très beau pendentif. Et mystérieux, en plus. J'achèterais une lanière d'un beau cuir vert ou une chaînette discrète, en argent.

Ma respiration se mit à ralentir. Une certitude me vint à l'esprit. La pierre était un pendentif. Le poli, le trou régulier situé en haut... des indices évidents. Mais alors, si quelqu'un l'avait portée pendue à son cou...

Je jetai un coup d'œil du côté de mes parents. D'Arthur, surtout, le futur enquêteur de génie que connaîtrait ce XXI^e siècle. Et, dans les récits de détectives privés que racontait papa, au bout d'un indice on trouvait toujours

quelque chose de louche. De dangereux, parfois. Le pire... oui, même le pire découlait d'indices mystérieux.

Ma pelle accéléra ses mouvements. Je reconnais maintenant que j'espérais non pas le pire, mais le meilleur. J'allais découvrir un trésor. Les traces d'un ancien habitat, pourquoi pas des Romains ayant enterré leurs sesterces d'argent ? Ou une merveille archéologique ? N'importe quoi permettant à la famille Squalo d'échapper à ce destin peu glorieux d'hôteliers au rabais. Même avec piscine.

Ma pelle heurta une résistance. Je me mis à genoux. Mes mains travaillaient plus vite et plus précisément. Une découverte archéologique méritait le respect.

Mes mains touchèrent l'obstacle. Évacuèrent le sable. Prirent *l'objet*, le levèrent afin de le placer en pleine lumière.

– Maman ! Papa !

Méline et Arthur me dirent plus tard que j'avais eu un malaise. Ils m'avaient vu m'effondrer et c'est pourquoi ils avaient couru vers la tombe.

Je venais de déterrer un crâne humain.

2

1966

J'écris cette histoire pour ma fille Léa. J'essaierai de rendre le texte aussi vivant que possible afin que Léa ne cesse de me lire au bout de cinq pages, en pensant que les élucubrations d'un père qui radote n'ont aucun intérêt.

Je dispose de peu de temps. Je le sais. Léa et Rébecca, mon épouse, le savent aussi, évidemment, et sans doute même mieux que moi car les médecins ont dû donner des précisions. Des délais.

Je les entends marcher en bas, dans le salon qui se trouve juste sous ma chambre. Je pourrais leur parler. Les mots prononcés n'ont pas la même force que les mots écrits. En outre, ils ne restent pas, le temps les emporte puis les efface à jamais. Je souhaite que ces pages demeurent, pour toi Léa, pour tes enfants, pour les enfants de tes enfants. J'aimerais tant que ce récit se transmette de génération en génération. D'ailleurs, me croiraient-elles ou se diraient-elles qu'elles entendent les délires d'un mari et d'un père

au bord du gouffre ? Il me reste peu de temps, ai-je écrit, mais je n'éprouve ni chagrin ni angoisse pour peu que ce temps résiduel suffise à remplir ce cahier. J'ai assez vécu. Même trop peut-être, tellement le poids que j'ai porté durant ces soixante et une années a été lourd. Après tout, Léa et Rébecca sont heureuses, l'avenir s'annonce sans ombre. Mon récit n'en constituera pas une, bien au contraire.

Je veux que Léa connaisse son père et l'aime pour ce qu'il a été et non pour ce qu'elle a cru connaître de lui. Je veux qu'elle entre dans sa vie d'adulte débarrassée des silences et des mensonges qui ont été si souvent le lot de son enfance et de son adolescence.

J'ai cru bien faire, sans doute ?

Ou alors, j'ai eu peur de dévoiler la vérité, peur que Léa l'apprenant aime ensuite moins son père ? Le déteste ? Le rejette ? Je ne risquais rien de Rébecca qui savait qu'il existait en moi une part de nuit, qui en connaissait aussi l'origine. Elle l'acceptait, sans exiger davantage d'explications que ce que j'acceptais de révéler.

Je me rends compte que je tourne autour du pot. Que je suis à nouveau en train de fuir. De repousser ce moment qui me ramènera presque cinquante ans en arrière.

Ça suffit !

Maintenant, Léa ma chérie, ton père te parle.

C'était en 1966. Anélie et moi vivions presque comme frère et sœur à Bourg-Calat, un village proche de la cascade de Takamaka. À peine un kilomètre d'un chemin pentu

séparait nos cases. Comme toutes les autres, elles se cachaient plus ou moins au milieu d'une épaisse végétation, étouffante par temps de pluie, qu'éclaircissaient de petits champs de bananiers ou de légumes. Je me souviens qu'il y avait partout des enfants, que nous traînions à longueur de journée, plus ou moins livrés à nous-mêmes. Ceux qui allaient à l'école disparaissaient à l'aube et rentraient à la nuit. On les voyait grimper les sentiers de terre noire, à travers les collines, portant leur musette. Cinq kilomètres à pied le matin, autant le soir. Ni Anélie ni moi ne descendions souvent à l'école de Grande-Pierre. Ce n'étaient pas les kilomètres qui nous rebutaient : nous en faisons bien davantage pendant nos occupations de la journée. Non, simplement personne dans nos familles ne se souciait assez de l'école pour veiller à sa fréquentation régulière.

Je ne sais plus pour quelles raisons Anélie, alors âgée de dix ans, était devenue mon amie, presque ma sœur, alors que j'en avais douze et qu'il existait une ribambelle de gamins de mon âge, ou plus grands, qui auraient mieux convenu. Je me rappelle seulement que c'est notre première rencontre qui scella non seulement notre amitié mais aussi notre destin commun. J'étais sorti de la case au milieu de la matinée.

- Où tu vas, Ylisse ? avait grogné mon père, entre deux ronflements, depuis son lit dévasté où il cuvait encore son rhum de la veille.

- Quelque part.

C'était ma réponse préférée. Il se fichait de savoir où j'allais, ce que je ferais de ma liberté. L'essentiel était que je sois rentré le soir à la maison, une fois la nuit venue. Et que personne ne me fasse du mal.

- Si quelqu'un te menace, tu me préviens, Ylisse, et celui-là il est mort.

Je le dévisageais, sans dire un mot, ce qui revenait à lui annoncer que je me sentais plus capable de me défendre que lui. Il l'admettait aussitôt, se frappant la poitrine d'une façon qui me mettait mal à l'aise et que je détestais.

- T'es grand, Ylisse, t'as pas grand-chose comme père alors va falloir que tu te débrouilles plus souvent sans moi qu'avec moi.

Le matin de ma première rencontre avec Anélie, il fit une tentative pour me retenir.

- Ta tante viendra tout à l'heure. Elle n'aimera pas te voir dehors jusqu'à la nuit.

Il se retourna et se rendormit. Tante Sélisse habitait dans les Bas, à plus de vingt minutes de marche, mais elle venait chaque jour ou presque à la maison. Elle donnait l'argent de notre survie, préparait les repas, entretenait la case et me serrait contre sa volumineuse poitrine en pleurant et gémissant.

- Mon pauvre petit, qu'est-ce que tu vas devenir ?

Les effusions de tante Sélisse ne m'emballaient guère, mais je les acceptais parce que je l'aimais autant que mon père, même si sa peau sentait la transpiration aigre et la banane trop mûre.

Je mentais à mon père, sachant très bien où j'allais, alors que lui n'irait nulle part, étant sans travail depuis plusieurs années. Sans femme, non plus, ma mère l'ayant quitté en même temps qu'elle quittait l'île de Maloya cinq ans auparavant. Il se contenterait de boire du rhum à Grande-Pierre en jouant aux dominos avec d'autres chômeurs. Quant à moi, comme chaque jour ou presque, je me réfugierais près du Bois des Marrons, qui n'était pas autre chose qu'une surface de bambous abandonnée entre des champs. J'y tuerais autant d'oiseaux que possible, durant des heures, à l'aide de mon lance-pierre. Un carnage violent, inutile, qui me remplissait tout à la fois de dégoût et de satisfaction. Parfois, tante Sélisse en cuisinait quelques-uns, mais la plupart étaient immangeables. J'abandonnais les cadavres sous les bambous.

– Pourquoi tu tues les oiseaux ? demandait mon père. Ils ne t'ont rien fait, eux.

Il s'emportait si je tuais une espèce rare. Il m'avait même giflé le jour où j'avais rapporté une guifette. Il avait raison. Je me souviens d'être rentré à la maison, balançant le corps raidi dans ma main droite et m'injuriant pendant le trajet, chantonnant : « T'es con, pourquoi t'es aussi con. » C'est ma sottise que je tenais pourtant à placer sous le regard de mon père.

– Mais qu'est-ce qu'on va bien faire de toi, mon petit ? se lamentait tante Sélisse, en considérant le paquet de plumes que je déposais parfois sur le plancher bosselé de notre case.

Il arrivait qu'elle me chope par un bras, alors que je voulais déjà filer, pris de honte. Elle m'emprisonnait entre ses jambes. La chaleur de ses cuisses chaudes m'enveloppait.

- Pourquoi tu es un garçon aussi violent, Ylisse, mon petit ? s'inquiétait ma tante. Tu te bats avec les autres enfants, tu massacres les oiseaux, tu as même tué un chien une fois et les gendarmes sont venus...

Elle interrompait ses plaintes en formulant ce reproche. Elle refusait d'évoquer la journée passée à la gendarmerie de Grande-Pierre parce que j'avais volé la bicyclette du fils de l'instituteur, puis, ne pouvant pas l'utiliser sur les chemins pierreux ou terreux des Hauts, je l'avais détruite à coups de marteau avant de balancer les morceaux dans la décharge publique.

Le jour de ma première rencontre avec Anélie, je me tenais assis sur un gros rocher, mon poste de chasse habituel, à l'orée du Bois des Marrons. J'avais à mes pieds un paquet de foudis. Certains, tués depuis deux heures, étaient déjà raidis par la mort. Tuer des oiseaux était facile. J'étais devenu très compétent, dans ce domaine. « Le roi du lance-pierre », disaient les autres garçons qui commençaient à me redouter depuis que j'avais failli éborgner un gamin d'une pierre en plein front. J'appâtai les futures victimes en éparpillant du pain sous les bambous et autour de mon rocher. Il suffisait ensuite de patienter, attendre que la faim tienne son rôle et préparer lentement son coup, sans gestes brusques. Il arrivait que je décapite l'oiseau ou

le réduise en bouillie sanglante si mon projectile était une trop grosse pierre ou un caillou pointu.

- Tu fais quoi ?

La fille, parvenue en catimini dans mon dos, était frêle et grande comme un roseau. Elle était très belle. Une peau d'un caramel pâle, d'immenses yeux d'un vert liquide posés entre deux nattes qui tombaient négligemment sur ses joues. Sa beauté n'aurait pas suffi à retenir mon attention. Je ne m'intéressais pas aux filles. Je lui aurais dit « Tire-toi ! Fous-moi la paix ! » si elle n'avait ajouté, ses yeux pétillants de malice :

- T'es un nègre. J'aime pas trop les nègres.

J'éclatai de rire. Sa provocation me plut. Ma peau était plus noire que la sienne. Normalement, l'injure idiote que nous utilisons souvent entre nous, les garçons, se serait soldée par une gifle, mais je ne frappai pas Anélie. Je dis « Ouais, t'as raison », puis je montrai le tas d'oiseaux morts et dis encore :

- Eux n'aimaient pas les nègres non plus, alors je les ai tués. Tu t'appelles comment ?

C'était étrange que je ne connaisse pas cette fille. Bourgalat n'était pas si gros. Elle devait habiter une maison isolée, plus bas, une de ces cases perdues entre les champs de cannes à sucre qui rampaient jusqu'à mi-hauteur des collines.

- Toi, tu t'appelles Ylisse et tu es un voyou, répondit la fille, sans donner son nom. C'est ma mère qui me l'a dit et

elle m'a dit aussi de ne pas t'approcher ni te parler parce que tu es un garçon dangereux.

Je secouai mon lance-pierre pour faire le malin, mais en réalité cette grande fille m'intimidait d'autant plus que je manquais de pratique, en ce qui concernait la fréquentation des filles. Elle portait une jolie robe jaune et des chaussures jaunes aussi, très inattendues et inappropriées pour traîner dans les champs et sur les sentiers de terre. Des chaussures de femme. J'appris plus tard qu'elles appartenaient à une tante chez qui Anélie avait vécu, qu'elles étaient bien trop grandes, même bourrées de papier et même si des trous supplémentaires avaient été percés dans les lanières de cuir. Elles lui donnaient cette démarche si curieuse, hésitante, un peu comme si Anélie traversait perpétuellement une rivière à gué en sautant de pierre en pierre. Les rubans jaunes accrochés à l'extrémité des nattes m'impressionnaient aussi. Peut-être qu'en définitive, à l'époque de mes douze ans, toutes les filles m'impressionnaient plus ou moins.

- J'ai dix ans, m'informa Anélie. Je n'aime pas les oiseaux non plus. Ils me font peur parce qu'il y en a trop. Avant, je vivais à Grande-Pierre et là-bas, il n'y en a presque pas. Tu me montres comment on les tue au lance-pierre ?

- Ton nom ? Si tu me le dis, je t'apprends à viser avec mon lance-pierre. T'es culottée, comme fille.

- Je sais qu'on dirait que j'ai beaucoup plus de dix ans, peut-être au moins quinze, mais je n'ai pas encore de poitrine.

Je ne suis pas pressée que mes seins poussent de toute façon parce que nous les filles quand on a de la poitrine, on a aussi des ennuis avec les garçons merdeux.

J'éclatai une nouvelle fois de rire. Anélie avait le chic pour ne pas répondre aux questions que je lui posais. Je la trouvais vraiment audacieuse d'employer l'expression « garçon merdeux » en me faisant bien sentir que je pourrais entrer dans cette catégorie. Elle écarta ses nattes de son visage et les fit tourner comme les roues d'une bicyclette. Elle me surveillait. Est-ce que je méritais ses confidences ? Elle se décida après avoir soupiré.

- Je m'appelle Anélie Rivière, j'habite maintenant avec tout le monde près de l'étang aux crapauds, plus bas, et quand tu viendras là-bas, je t'interdis de tuer un seul de mes crapauds et en échange je préviendrai ma mère et mon père que tu n'es pas plus voyou que mon cousin Jean-Pierre qui est un des garçons merdeux de Grande-Pierre.

Ainsi commença mon amitié avec Anélie. Elle dura quatre ans et nous ne devions guère nous quitter durant ces quatre années. Je ne me souviens plus de toutes nos occupations au cours de cette première journée, seuls quelques flashes de mémoire ont traversé ce demi-siècle. Les journées se déroulaient plus ou moins de la même façon à Bourg-Calat.

Anélie voulut que je rencontre sa famille. Je ne voulais pas, mais elle utilisa une ruse imparable.

- Viens, chez moi il y a plein de bonbons.

La perspective de manger des bonbons aurait dû être sans attrait pour un garçon de douze ans, tueur d'oiseaux, mais il n'y avait pas assez d'argent chez moi pour que j'aie l'occasion de savourer une quelconque friandise. La mère d'Anélie travaillait épisodiquement dans une fabrique de bonbons La Pie qui chante, située de l'autre côté de l'île, à la Pointe des Roses. Durant cet emploi d'un mois, loin de Bourg-Calat, elle s'approvisionnait pour l'année entière.

Comme je l'avais deviné, Anélie habitait une case accrochée à mi-pente des collines, près des premiers champs de cannes à sucre, dans lesquels son père travaillait comme coupeur à la période des récoltes et, entre-temps, si l'occasion se présentait, comme ouvrier agricole. Les occasions étaient aussi rares que les ouvriers agricoles étaient nombreux.

En cours de route – pourquoi je suivais cette fille, ainsi qu'un chien docile suit son maître ? Je ne vois pas d'autres explications que la fascination éprouvée en regardant les rubans jaunes qui dansaient à l'extrémité des nattes d'Anélie – elle me servit encore quelques vacheries.

– T'es moche, avec ce short trop petit. T'es trop musclé, ça sort de partout et quand tu cours on dirait que tes couilles vont tomber par terre.

Cette fois, la désobligeante remarque ne me fit pas rire. Le lendemain, je tannai tante Sélisse pour qu'elle descende à Grande-Pierre m'acheter un short décent et un nouveau T-shirt. Elle accepta, rapporta un vêtement kaki très

acceptable, muni de deux poches profondes que je pouvais remplir de caillasses. Le T-shirt me plaisait davantage encore. On y lisait le nom de Kopa, un célèbre joueur de foot de l'époque.

Anélie me présenta à ses parents comme si nous étions deux futurs jeunes mariés. Ils se tenaient assis devant leur case, une jolie maison toute en bois, aux murs peints en jaune et rouge. Une cour, des poules en liberté, deux chiens maigres et, au milieu de tout ça, d'autres enfants qui jouaient et ne se préoccupaient pas de nous. Anélie saisit ma main et me tira jusqu'au siège de toile sur lequel son énorme mère tentait de loger des fesses beaucoup plus impressionnantes que celles de tante Sélisse.

- Maman, voilà Ylisse, mon meilleur ami.

- Je le connais, bougonna la mère, retroussant ses lèvres d'une façon qui indiquait sa désapprobation.

Ainsi, sa fille bravait ses conseils et fréquentait *le voyou* qu'elle transformait déjà en *meilleur ami*. Il me semble qu'elle me lorgnait comme elle lorgnait probablement une peau de banane jetée dans sa cour.

Anélie se tourna vers moi et pressa très fort ma main.

- Ma mère s'appelle Ombeline Rivière. Si tu lui parles, c'est mieux que tu dises madame.

Son regard opéra une courbe qui menait à sa mère.

- Ylisse n'est pas un voyou. Comme il sera mon meilleur copain pour toujours, tu devrais prendre l'habitude tout de suite.

La mère haussa les épaules, souleva son ample robe afin de la décoller de ses cuisses. Elle l'agita, s'accordant ainsi un peu d'air et de temps, laissa retomber le tissu et marmonna : « Ouais, ouais, je vois ça. » Elle s'adossa au mur de la case derrière elle et ferma les yeux comme si nous étions partis. C'était une façon de me faire disparaître.

Anélie me poussa vers son père. Il riait silencieusement. Lui aussi était gros. Et petit. On aurait dit une de ces bonbonnes ventruées en verre dans lesquelles on amassait des fruits jusqu'à ce que leur pourriture donne le moult. Ce magma assez répugnant était distillé et on en tirait un alcool très fort, plus dangereux pour la santé que le rhum.

– Papa, m'annonça Anélie. Camélien. C'est chouette, hein ?

Je n'avais pas dit un mot. Je n'en dirais que trois ou quatre, pas davantage, ce jour-là. J'inclinai vaguement la tête puis retirai ma main de celle d'Anélie. J'avais quand même ma fierté et, afin de la montrer, je fis tourner mon lance-pierre dans ma main droite. La pose de David affrontant Goliath avec sa seule fronde.

– Ylisse est champion, déclara Anélie. Il tue un oiseau à chaque coup. S'il voulait, il pourrait tuer n'importe quel animal et je te jure que personne n'a intérêt à le chercher s'il ne veut pas finir à l'hôpital direct.

Camélien Rivière émit un gargouillement rauque. Plus tard, je devais comprendre qu'il s'agissait d'un deuxième

cran dans la gamme de ses façons de rire, un cran sonore qui valait approbation de ce qu'il entendait.

- Tu changeras jamais, ma petiote. T'as toujours autant de mots dans ta tête qu'un dictionnaire.

Il tendit la main droite, désigna mon lance-pierre.

- Pas terrible, ton arme. Je t'en fabriquerai une autre avec un bout de chambre à air de camion et avec mon engin, je te garantis que tu pourras même tuer un héron et pourquoi pas un sanglier pendant qu'on y est.

Ses paupières papillotaient et un sourire malin dévoilait ses dents. Il fit clignoter plusieurs fois son œil droit. Sa main pivota vers sa fille.

- Moi, je suis moins dragon que ta mère, alors ton copain ça me va, mais quand même, pense pas qu'on va te marier avant que tu possèdes tout ce qu'il faut pour rendre un homme dingo.

Un pareil accueil m'embarrassait. Je n'étais pas habitué à des propos si directs de la part d'un adulte. Je commençais aussi à trouver le temps long et j'étais pressé de partir. Anélie s'en aperçut.

- Bon, on s'en va. Peut-être que cet après-midi on descendra à Grande-Pierre.

- À l'école ? ricana Camélien. Ce serait pas une mauvaise idée d'y aller plus souvent et même que tu ferais bien d'y emmener aussi la marmaille qui fait un boucan de tous les diables. Ta mère et moi on commence à en avoir les oreilles en trompette.

Sa main balaya l'espace, montrant la marmaille.

– Mes frères et sœurs, annonça Anélie. J'en ai sept, ils ne sont pas tous là. Deux bien plus grands que moi, les quatre que tu vois dans la cour et il en manque un je ne sais pas où.

Elle ne me donna pas leur nom, maugréa « Des fois ils sont casse-pieds » puis clama :

– On prend des bonbons, papa, et on s'en va.

Elle entra dans la case, me plantant là, avec ses parents. Camélien Rivière changea alors complètement d'attitude. Il se leva, me saisit le bras droit et m'entraîna à l'écart, à une dizaine de mètres de sa femme et de sa marmaille. Je n'en menais pas large. Il allait me flanquer une raclée ? Mais pourquoi ? Soudain, il me lâcha et me montra la route en contrebas qui escaladait une des collines moins élevées qui entouraient Bourg-Calat.

– Faites gaffe, les gamins. Si vous la voyez, vaut mieux déguerpir dans les champs et ne plus vous approcher des maisons.

Voir qui ? Quoi ?

Il n'y avait que les gendarmes qui possédaient ce pouvoir de me faire déguerpir, mais Camélien ne parlait pas d'eux. Ses bajoues tremblotaient d'énervement. Je me mis à penser que ses propos incohérents étaient sans doute liés à un abus de rhum. J'avais l'habitude. Autant me taire, ne poser aucune question et m'en aller aussitôt qu'Anélie se déciderait enfin à rapporter ces fameux bonbons.

- Moi, je l'ai vue, reprit Camélien, et c'est pas des menteries ce qu'on raconte au café de la Chaloupe. Même qu'ils ont causé à Jean-Pierre et ça c'est la preuve parce que ses paroles à Jean-Pierre, c'est du béton. Comme tu traînes du matin au soir partout, à ce que dit Ombeline, je ne voudrais pas que mon Anélie qui ne te quittera pas d'une semelle soit attirée là où j'aimerais pas trop, surtout que ma bourgeoise elle se laisserait bien embobiner par un miroir aux alouettes.

Un incompréhensible flot de mots qui s'écoula durant près d'une minute car Camélien parlait avec lenteur, comme s'il se demandait lui-même quel sens avaient ses propos. Je surveillais avec impatience l'entrée de la case, prêt à me passer de sucreries si Anélie voulait enfin en sortir. Par précaution, je bafouillai un « Oui, oui m'sieur, c'est sûr », mais Camélien Rivière poursuivit son monologue dès qu'il eut récupéré l'air indispensable à un nouveau grand discours.

- La nuit surtout il faut faire attention parce que quand elle vient c'est le meilleur moment pour eux. Ils ont débarqué chez Daniel Hoareau quand le soleil se couchait et ils lui ont demandé où étaient ses gosses et évidemment qu'il ne le savait pas au juste, quelque part dans les collines à ne rien faire de mal, il allait quand même pas les attacher comme des chiens...

Camélien respira avant de replonger :

- Ils sont deux. Une homme, une femme, des fois deux femmes mais jamais deux hommes. Ils ont dit à Daniel,

comme s'ils l'accusaient de les avoir mangés ou je ne sais quoi, « Que deviennent les enfants quand la nuit tombe ? » et il paraît que la femme surtout était coriace à glapir dix fois de suite : « Hein, que deviennent vos enfants quand la nuit tombe ? »

Camélien Rivière me chopa à nouveau le bras alors que je m'éloignais en douce, à pas lents, commençant à descendre la pente devant moi, tant pis pour les bonbons et pour Anélie. Il me secoua comme un prunier.

- Vous les reconnaissez facilement, ils se déplacent en deux-chevaux, une camionnette verte peinte de grosses lettres blanches et moi je vais partir en prison un an à Boucan-Corail pour une connerie que j'aurais pas dû faire mais les conneries on devrait jamais les faire, mais bon quoi, ce qui est fait est fait, j'y peux plus rien et petit suis pas mon exemple, ça mène au malheur et je ne voudrais pas que pendant cette année où je ne serai plus là pour...

- Ylisse !

Anélie me tirait enfin d'embarras en m'abritant de la marée qui refluit des lèvres indignées de Camélien. Elle courut jusqu'à nous, dit :

- On s'en va, papa, mais je reviens bientôt, Ylisse adore nos bonbons.

Le rire éclaboussa à nouveau le visage de Camélien Rivière. C'était comme si notre tête-à-tête n'avait pas eu lieu, qu'il en revenait à l'instant où il se reposait sur un fauteuil, devant la case.

- Tu changeras jamais, ma p'tiote, hein ? C'est bien comme ça, c'est comme ça que je tiens à toi.

Nous étions déjà en bas du talus bordant la cour quand sa curieuse recommandation nous parvint :

- Hé, gamin, tu n'oublies pas la deux-chevaux verte, hein !

3

2012

Deux gendarmes, au Val Brûlé, durant une semaine, dont le brigadier Marc Esposito qui ne cachait pas son envie d'être ailleurs. Il s'adressait à moi en m'appelant « mademoiselle Bertille ».

- Un crâne humain sous le sol d'une vieille grange, bon, mademoiselle Bertille je comprends que ça vous impressionne parce que vous n'avez pas l'habitude, mais ce crâne date de Mathusalem. À quoi sert de perdre un temps précieux alors que le travail attend à la gendarmerie ? De toute façon, il y a prescription.

Il m'expliqua gentiment ce que signifiait ce mot de « prescription » : plus personne ne pourrait être poursuivi pour ce crime.

Si Mélinda et moi étions au début assommées par ma découverte, ce n'était pas le cas de mon père. Il avait creusé autour du crâne, sans attendre que les gendarmes

le fassent. Une cavité profonde, rectangulaire. Une tombe. Pas le moindre ossement. Ma mère avait dit :

- Nous ne pouvons pas continuer à habiter une maison dans laquelle il y a eu un crime.

Et j'avais confirmé.

- Je ne pourrai pas dormir dans ma chambre, là, de l'autre côté de la cour. J'imaginerai toujours qu'un rôdeur... Le Val Brûlé est un trou, désert ou presque, entouré de forêts, de prés, de... Ce n'est pas rassurant du tout.

Durant deux jours, Arthur s'était employé à nous calmer.

- Ce qui s'est passé ici remonte à perpète...

- À Mathusalem, oui papa, le brigadier nous le serine sans arrêt.

- Donc, je ne vois pas de quoi vous avez peur.

Des soupirs appuyés, du genre « Oh les femmes ». Il les avait vite remplacés par des sourires entendus.

- Moi, les filles, je vois un signe du destin dans cette découverte macabre.

- Quel signe ? avait demandé Mélinda, très inquiète que l'exhumation d'un crâne humain sous notre maison puisse déclencher autant d'enthousiasme chez Arthur.

- Je me destine à une carrière de détective privé, non ? Un crime perpétré à l'endroit où Bertille et moi ouvrirons les bureaux de Squalo & Cie me semble de bon augure. On ne peut pas rêver mieux pour débiter une carrière de DP.

Puis, faisant preuve d'une phénoménale mauvaise foi, alors que c'était lui qui nous avait entraînées dans ces travaux, il avait ajouté :

- Je ne resterai pas maçon pendant des années, dans ce trou désert, ainsi que Bertille nomme si généreusement le Val Brûlé. On tombe pile poil sur une occasion en or de montrer de quoi nous sommes capables. C'est génial, non ?

Tenir ce crâne entre mes mains m'avait tellement effrayée que j'en oubliais la pierre verte. Elle était dans la poche de mon bermuda de travail, lequel était jeté dans la corbeille à linge de ma chambre. Comme il était hors de question de reprendre aussitôt les travaux, je ne portais plus le bermuda.

- Entrée de la grange interdite, cet endroit est une scène de crime, avait déclaré sans rire le second gendarme.

Un garçon blond, d'une vingtaine d'années, maigre à faire peur et si grand que ses fesses semblaient posées en haut d'échasses. Il n'était pas du tout mon genre, même si je constatais que j'étais le sien : son regard insistant caressait sans se gêner les cuisses bronzées que mon short montrait trop, selon l'avis de Mélinda. Il se nommait Régis Faucon - si ! - et pour nous interdire l'entrée de notre grange, il déroulait un ridicule ruban de plastique jaune. J'avais ricané :

- Pas difficile de l'arracher ou de passer dessous.

- Oui, si tu veux, Bertille, mais ce sera à tes risques et périls car pénétrer sur une scène de crime est un délit.

Marc Esposito avait considéré son adjoint d'un œil soupçonneux, avant de hausser les épaules et de dire :

- Le gosse applique le règlement, mademoiselle Bertille, et on n'y peut rien s'il est idiot... le règlement, bien sûr, pas Régis. De toute façon, il n'y a plus rien à voir à l'intérieur.

- D'autres cadavres, peut-être ? avait suggéré papa.

Nouveau haussement d'épaules d'Esposito.

- Ah ouais ? Où ?

Une mini tractopelle avait retourné le sol de la grange, nous prouvant d'ailleurs du même coup qu'en une heure et sans peine, elle accomplissait ce qu'à nous trois nous aurions mis des jours à réaliser.

- Si un autre cadavre est ici, il se planque bien, avait ironisé le brigadier.

- On se passera d'autres découvertes macabres, avait conclu Mélinda, avant d'ajouter, pour se rassurer : Après tout, ce n'est qu'un crâne. Puisque vous ne déterrez pas d'autres ossements, rien ne prouve qu'un corps entier a été enseveli là... heu... et pourquoi ne pas envisager qu'un ancien cimetière existait là, que les sépultures ont été transférées ailleurs et que le crâne... heu... est un oubli... heu...

Papa avait réagi à la manière d'un DP qui veut montrer qu'il en sait plus que tout le monde.

- Mélinda, heu... heu... je ne voudrais pas te faire de la peine, mais d'après mes informations, cette grange a été bâtie au XIX^e siècle. Pendant que tu y es, décide qu'il y avait ici des sépultures gauloises !

Quoi qu'il en soit, ce samedi de fin d'avril, les gendarmes de Sponge étaient au Val Brûlé. Chez nous. Les maisons du hameau étaient éloignées les unes des autres et les voisins ne s'intéressaient pas beaucoup à la découverte d'un crâne sous le dallage de notre grange. Ils commençaient pourtant à se poser des questions en repérant les nombreuses allées et venues de la Peugeot bleue de la gendarmerie. La veille, alors que je longuais sa propriété en VTT, notre plus proche voisin m'avait arrêtée. Jacques Lemercier, récent retraité de l'armée, la cinquantaine au crâne rasé et aux yeux d'un bleu saisissant.

- Dis, Bertille, ton père n'aurait pas d'ennuis ? Hier, j'ai encore vu les gendarmes qui tournaient autour de votre ferme.

- Pardon ? Des ennuis ?

Lui aussi lorgnait mes cuisses alors que je me tenais en équilibre sur ma bécane. Des ennuis ? Je ne comprenais pas cette attitude soupçonneuse. Nous n'habitons le Val Brûlé que depuis deux ans et nous déterriions un crâne *datant de Malthusalem* sous des dalles posées depuis des dizaines d'années.

- Ben, on ne sait jamais avec les keufs, des fois ils font semblant de suivre une piste mais ils en flairent une autre.

Lemercier disait « les keufs » pour faire jeune, parce qu'il s'adressait à une fille de seize ans. Ce langage ridicule me dévoila le sens de son interrogatoire. Papa ne travaillait

pas : louche. Papa avait les cheveux longs : louche. Papa achetait une ferme, la retapait, donc avait beaucoup d'argent : louche. Donc papa pouvait être un voyou réfugié dans la campagne afin de préparer ses mauvais coups : CQFD. Bientôt, la rumeur l'accuserait de cultiver du haschich derrière la ferme ! Je m'en étais tirée par une grossière plaisanterie.

- Pas impossible en effet que vous ayez raison. Quand les keufs (mon clin d'œil accompagna le mot que je prononçai plus fort) fouilleront le terrain autour de chez nous, je ne vous dis pas ce qu'ils découvriront.

Lemercier avait rougi et tourné les talons.

Marc Esposito venait justement nous exposer, ce samedi, ce que la gendarmerie avait découvert ou plutôt ce qu'elle ne découvrirait jamais. Nous nous tenions tous les cinq dans la grange, devant *la tombe*, béante. Le brigadier semblait satisfait. Un sourire flottait sur ses lèvres entre chacune de ses informations. En revanche, son adjoint paraissait mécontent. Il écoutait les propos de son supérieur en conservant un visage fermé, presque hostile. Il ponctuait aussi chacune des informations d'Esposito d'un claquement de langue qui, traduit, disait : « Comment peut-on énoncer autant de conneries ? »

- Voilà où nous en sommes, annonça Marc Esposito et, bon, je suis le premier à admettre que ce n'est pas le Pérou, mais un gendarme n'est pas le père Noël, surtout en avril.

Un rire un peu embarrassé. La nullité de la plaisanterie amena une grimace ironique sur le visage de Régis Faucon, suivie de trois claquements de langue.

- Tu as mal aux dents, Régis ? fit ironiquement le brigadier, avant de poursuivre son laïus.

- Maintenant, on sait pourquoi là en dessous nous n'avons pas récupéré d'autres ossements, ceux d'un corps, et seulement un crâne...

Le brigadier laissa filer le suspense. Mélinda soupira. Son samedi était précieux. Les cahiers à corriger. Ses fiches à préparer. Un roman à terminer. La maison. Le jardin. Arthur mit son grain de sel.

- Il a été apporté là. Le crime s'est produit ailleurs et seule la tête...

La suite, trop macabre, lui fit terminer son hypothèse par une pirouette.

- Bon, tout ça est assez classique.

Marc Esposito jubilait. Son vaste sourire déclarait à mon père qu'un détective privé ne faisait pas le poids face à l'institution gendarmerie. Le premier jour, montrant la bétonnière, les sacs de ciment, il avait commenté, usant d'une grande finesse : « Ah bon, vous êtes DP ? Je n'imaginais pas ce travail ainsi. »

- Pas du tout, monsieur Squalo ! Vous êtes complètement à côté de la plaque, sans vouloir froisser le détective privé que vous êtes...

Une courte pause, de quoi instiller le doute quant aux talents de mon père. Je commençais à trouver lourdingue l'humour d'Esposito.

- ... les analyses nous apprennent que le crâne est celui d'un adolescent, ou plus sûrement d'une adolescente, une fille âgée de quatorze ou quinze ans, avec une marge d'erreur d'un an, soit en plus, soit en moins.

- L'ADN ?

Je proposais ça pour faire la maligne. Erreur. Le brigadier corrigea :

- Mademoiselle Bertille, l'ADN ne joue aucun rôle dans cette enquête et ne peut en jouer aucun. Un conseil : regardez moins la télévision. Donc, je reprends...

Il toussota, observa Mélinda qui remuait la terre de l'extrémité d'une de ses chaussures.

- L'absence d'ossements autres que le crâne s'explique par le temps écoulé. Le corps enterré sous les dalles l'a été il y a quarante ou cinquante ans, on ne peut pas être plus précis. Les os du crâne ont résisté. Ils sont plus solides, mieux formés que les os d'un squelette de gamine.

- Faites-nous grâce des détails sordides ! s'emporta Mélinda.

Je n'étais pas d'accord avec ma mère. Une fille de presque mon âge ! C'était à la fois révoltant et excitant et je tenais à en savoir le plus possible, même si nous devions entendre des choses révoltantes.

- Le... le squelette s'est... il s'est dissous dans la terre et seul le crâne a résisté au temps ?

- Exact, mademoiselle Bertille. Vous avez de véritables talents de détective privé.

Toujours cet humour agaçant qui n'amusait plus que lui-même. Régis Faucon, adossé au mur du fond de la grange, intervint sans cacher son exaspération :

- Bon, chef, si vous en terminiez ? L'essentiel à retenir de tout ce binz est que nous n'avons fait et ne ferons aucune enquête digne de ce nom. La gendarmerie de Sponge se fout et contrefout d'une adolescente assassinée au Val Brûlé il y a un demi-siècle et ce n'est pas glorieux.

Esposito effleura le pistolet accroché à sa hanche. Son regard furax annonçait clairement que son adjoint lui tapait sur le système et que, durant une seconde d'égarement, il l'avait considéré comme un ennemi à vaincre en lui braquant son arme sous le nez.

- Du calme, Faucon. Un rire caverneux. Puis : Ah, les jeunes d'aujourd'hui... Faut qu'on... Y a qu'à...

Arthur intervint avant qu'Esposito ne glousse de satisfaction afin d'appuyer son jeu de mots débile.

- En gros, brigadier, vous venez nous annoncer que le corps enterré chez moi, ici...

Son pied droit martela le sol.

- Oui, ici, sous nos pas ! Cet assassinat survenu il y a quarante ou cinquante ans ne donnera lieu à aucune enquête !

Cette fille demeurera inconnue ! Qui l'a tuée et pourquoi resteront des mystères ! Bravo ! Si payer des impôts...

Esposito mit une main sur l'épaule de mon père.

- Oh, hé, épargnez-moi le couplet du contribuable raisonnable, intègre, respectueux des lois, révolté contre notre société, etc. Je connais la chanson par cœur. Vous n'allez pas vous y mettre, vous aussi, côté indignation : j'ai assez de celle de mon adjoint qui me prend pour une bille. Il ôta sa main, ajouta : Exact, nous ne ferons rien et j'en suis très satisfait. Il y a prescription depuis longtemps, pour ce crime, et donc travailler là-dessus serait une perte de temps puisque même si par miracle nous trouvions le nom du ou des coupables, ils ne risqueraient plus rien. D'ailleurs, les coupables en question sont peut-être morts aussi, parce que près d'un demi-siècle, c'est un bail.

- Mais connaître la vérité...

Esposito interrompit ma protestation en levant la main gauche et en l'agitant d'une façon saccadée.

- Quelle vérité, mademoiselle Bertille ? Votre vérité nous conduirait dans un cul-de-sac vieux de cinquante ans et croyez-moi, la gendarmerie de Sponge n'a ni le temps ni les moyens de s'occuper correctement des crapuleries de certains de nos concitoyens d'aujourd'hui. Nous préoccuper du sort des vivants me paraît plus urgent que de déterrer les morts d'il y a un demi-siècle. Une enquête n'est pas un jeu, mademoiselle Bertille.

Mélinna applaudit. Arthur fronça les sourcils.

- Le brigadier a raison, dit ma mère. Tournons cette page macabre : elle ne nous concerne pas, seul un malheureux hasard nous a amenés ici. Arthur, je te rappelle que nous ouvrons des chambres d'hôtes. Tu es d'accord avec moi, Bertille ?

Je poussai un peu de terre dans *la tombe*, du bout des pieds. Sans répondre à la question. Esposito se tourna vers son adjoint.

- Faucon, des contrôles de vitesse nous attendent sur l'autoroute. Je te signale que nous sommes en dessous des quotas de PV prévus et que des abrutis du volant s'en donnent à cœur joie pendant que nous essayons d'être les Maigret de Sponge.

Les gendarmes sortirent de la grange. Ma mère et mon père les suivirent. Pas moi. Je regardais *la tombe*, comme hypnotisée. Et la pierre verte revint dans mes pensées. Le pendentif. Je n'en avais pas parlé. J'essayais d'imaginer cette fille de quatorze ans en train de rire, le pendentif autour de son cou et, derrière elle, la silhouette menaçante de son assassin. J'aurais pu être cette fille.

En dépit de la distance, j'entendis l'avertissement qu'Esposito adressa à mon père, avant de claquer la portière de la Peugeot de la gendarmerie.

- Un conseil, monsieur Squalo, ne jouez pas au con avec ce cadavre d'adolescente. Je me doute qu'il tentera un détective privé soucieux de se transformer en héros de roman, mais croyez-moi, ça ne vous apportera que des

ennuis et vous en paierez les conséquences. Contentez-vous de retaper ces bâtiments : ils en valent la peine.

Il fallut moins d'un jour pour que mon père oublie le conseil du brigadier. Et oublie du même coup notre vocation d'hôteliers au service du développement touristique du Val Brûlé.

- Réunion de crise dans la cuisine, annonça Arthur, alors que ma mère, profitant d'un extraordinaire soleil printanier, lisait un bouquin, étendue sur une antique chaise longue de toile achetée à Emmaüs. Papa s'empara du livre et lut le titre à voix haute :

- *Le Désert des Tartares ?*

Mon père ne lisait que le journal *L'Équipe* et je le soupçonnais même de ne s'intéresser qu'aux gros titres et aux photos. Il remit le marque-page à sa place et se permit le ricanement du non-lecteur impressionné et jaloux.

- Le désert est ici, autour de nous, et quant aux Tartares, je ne connais et n'aime que les steaks du même nom.

- Très drôle, commenta Mélinda, et digne des plaisanteries d'Esposito. Il est vrai qu'un DP n'est en somme qu'un gendarme raté.

- Très drôle également, Mélinda, mais dans moins d'un mois quand j'aurai résolu l'énigme du crâne sous les dalles de la grange, ton orgueil d'institutrice baissera pavillon.

- Papa, quand nous aurons résolu l'énigme.

Il me fixa, parut réfléchir, puis sourit et corrigea :

- Bien sûr, Bertille, ça va de soi. Nous formerons une belle équipe, nous deux, pendant que ta maman s'échinera à apprendre à une bande de zozos que trois et deux font cinq.

Il était aussi excité que moi. Ce n'était pas le cas de Mélinda, craintive et réticente devant ce plongeon dans l'inconnu. Elle redoutait l'échec de papa. Il en avait déjà vécu plusieurs et il signifierait l'abandon de son ambition de devenir détective privé dans l'avenir.

La cuisine sentait la confiture, le pain grillé et aussi un peu la peinture fraîche alors que les travaux étaient terminés depuis longtemps. Nous étions installés autour de la table de ferme en chêne massif – fabrication d'Arthur – sur des bancs inconfortables – fabrication d'Arthur sous prétexte que, habitant la campagne, nous devions posséder des meubles d'autrefois. Mélinda serrait *Le Désert des Tartares* entre ses mains croisées sur sa poitrine. Son trésor littéraire du jour. Elle était persuadée que « la réunion de crise » déboucherait vite sur le néant et qu'elle reprendrait rapidement son roman. Elle m'avait glissé dans l'oreille :

- Pourquoi se montrerait-on plus malins que la police ? Il n'y a que dans les romans que Bertille et Arthur, devenus Squalo & Cie, se révèlent, dans le dernier chapitre, plus malins que les flics et découvrent la vérité.

- Maman ! Ta réflexion est déprimante !

- Bon, d'accord ma chérie. Tentez votre chance, ton père et toi, et je suis même prête à vous aider, mais ne rêvez pas trop, sinon...

- Sinon, on redevient gérants de chambres d'hôtes et voilà tout, avais-je répondu, d'une voix acide, afin de rompre le cercle infernal du doute dans lequel s'enfermait Mélinda.

Arthur se versa une tasse de café froid avant de commencer la première réunion du cabinet de détectives privés Squalo & Cie. Il la but d'un trait et dit :

- Résumons la situation. Nous achetons, il y a deux ans, pour une bouchée de pain, une ferme en triste état dans laquelle un crime horrible a eu lieu.

- Rien ne prouve qu'il s'agisse d'un crime, intervint maman.

Mon père soupira d'accablement. Il empoigna sa queue-de-cheval, la malmena sous sa nuque, comme si elle l'embarrassait, puis accepta de répondre :

- Enfin, Mélinda, comment ce crâne serait-il arrivé chez nous ? Par l'opération du Saint-Esprit ?

- D'accord, d'accord ! s'empressa ma mère.

- Un crime vieux de plus de quarante ans, continua Arthur, et qui a mis un terme à la vie d'une fille, une gamine... une... une adolescente. Qu'un salopard ait pu...

Ses lèvres palpaient. L'émotion et la colère. Qu'un enfant soit la victime le révoltait tellement que ça lui paraissait inconcevable. Il m'observa, la tête légèrement

inclinée, comme s'il souffrait d'un torticolis. Il tripotait sa tasse vide, attendant ma réaction. Je me tus. J'étais aussi révoltée que lui. Que ce crime se soit produit un demi-siècle auparavant n'enlevait rien à mon dégoût. L'envie de savoir ce qui s'était passé dans cette ferme isolée était si puissante que je me sentais capable de tenter l'impossible si l'impossible nous apprenait la vérité, une vérité qui me soulagerait. Je fis pourtant une remarque négative.

- Rien ne prouve que le crime a eu lieu ici. La fille a pu être assassinée ailleurs et le corps a été déplacé... Ben oui, quoi, on lit ça dans les faits divers.

- Okay, Bertille, oui c'est possible, coupa Arthur. Cependant, comme il faut bien commencer par une hypothèse, la mienne sera que cette fille inconnue a vécu ici, est morte ici. Donc, tout bon policier commence...

Il s'interrompit, nous fixa tour à tour, Mélinda et moi, s'attendant à des ricanements. Ma mère émit un sourire encourageant et reprit :

- Donc, mon chéri, tout bon policier fait quoi, à part vomir ses tripes quand il découvre une victime... heu... en meilleur état que celle-ci ?

Arthur hochait la tête à plusieurs reprises. Il avait suivi des cours par correspondance, pour devenir DP, sans compter un bref séjour à l'IFAR, l'Institut de formation des agents de recherches de Montpellier, et ce bagage lui donnait la marche à suivre.

- Une enquête commence toujours par ce qu'on appelle une enquête de voisinage. Interroger les gens encore et encore, jusqu'à essorer de leur mémoire la moindre parcelle d'information.

- Papa ! Le crime remonte à quarante ou cinquante ans ! Comment veux-tu que quiconque se souvienne de quoi que ce soit ?

Arthur haussa une nouvelle fois les épaules. Ça devenait un tic. Le violet de ses yeux s'intensifia lorsqu'il me considéra d'un regard accusateur. Il marmonna :

- Femme de peu de foi...

- Mon chéri, laisse la Bible de côté, coupa Mélinda, et expose-nous plutôt ton plan concernant cette enquête de proximité... heu... je crois que c'est le nom donné à cette façon de procéder.

Les joues de papa se teintèrent d'un peu de rose. Ses mains se hâtèrent vers la cafetière, mais elle était vide, ce qu'il souligna d'un « génial ! » vindicatif.

- Nous sommes donc d'accord. Bertille, tu te charges du Val Brûlé.

- Oh non ! Il n'y a que cinq maisons !

- Justement. En scooter, ce sera un jeu d'enfant.

Mon sourire fut celui d'un poisson pris dans un filet. Sillonner le hameau ne m'intéressait pas beaucoup alors que parcourir les rues de Sponge m'attirait. Je m'imaginai sur mon scooter, Édouard ou un autre garçon assis à l'arrière, des mains enlaçant mon ventre, recommandation faite à tout

passager de deux-roues qui tient à sa peau dans les virages. Sponge comptait plus de quatre mille habitants, autant dire un monde à explorer, si bien que mon enquête de proximité me tiendrait plusieurs jours éloignée de la maison. Une pause magnifique entre les brouettes de terre et de ciment.

Le Val Brûlé : cinq maisons. Un jeu d'enfant, oui, mais si papa avait choisi cette expression c'était parce qu'il considérait encore son associée comme une gamine. Le constat me dopa. Il verrait ! Je lui montrerais de quoi j'étais capable !

- Quant à moi, je vois au volant de la Clio ce que je peux tirer des habitants de Sponge, poursuivit Arthur. Pas grand-chose sans doute, mais autant respecter le cheminement normal d'une enquête. La chance peut nous sourire.

- Quel sera mon rôle ? demanda Mélinda.

Elle pointa l'index de sa main droite vers moi, celui de sa main gauche vers Arthur et poursuivit :

- Ne cherchez pas, je connais la réponse par cœur ! Je me tape les repas, c'est à ça que vous pensez, n'est-ce pas ? Comme d'habitude, le duo père-fille se balade, pendant que je surveille les casseroles sur le gaz afin que vos génies puissent s'alimenter correctement ?

Papa s'efforça d'oublier le ton vinaigré et se composa une grimace ironique.

- Ma chérie, tu oublies que tu es institutrice quatre jours par semaine ?

Ma mère ne tenait pas vraiment à se mêler à cette histoire de fille assassinée, mais elle tenait encore moins à ce qu'Arthur l'efface de son scénario. Elle maugréa :

– Mon travail a bon dos. C'est ce qu'on verra.

– On fonctionne comme ça, Bertille ? vérifia mon père, en me regardant.

Je répondis « Okay, boss », sans sourire, puis annonçai :

– Je me change et commence illico à fouiner chez nos voisins.

J'étais pressée de quitter la cuisine où régnait une chaleur d'autant plus étouffante que la pression entre papa et maman grimpa d'une façon inquiétante. Mélinda ne tarderait plus à repartir dans *Le Désert des Tartares*, sans s'occuper de sa pile de cahiers à corriger et encore moins du déjeuner. Sa vengeance serait un plat qui ne se mangerait même pas froid puisqu'elle refuserait de se rendre dans la cuisine. Arthur, au lieu d'aller à Sponge, devrait se charger seul des repas et du ménage pendant une semaine entière.

Je m'extirpai du banc inconfortable en me tortillant derrière la table de ferme. Pour gagner du temps, je commençai à dégrafer le haut de la chemise de mon père que je portais ce jour-là, une chemise à carreaux que j'adorais et que je nouais à la taille parce qu'elle était trop grande. Elle laissait voir mon ventre bronzé et mon joli nombril. Moi, en tout cas, je le trouvais mignon, mais Mélinda, institutrice même le samedi, n'appréciait pas ma tenue, surtout

quand notre jeune facteur déboulait chez nous au volant de sa voiture jaune.

- C'est quoi ce truc ? fit mon père, en tendant l'index vers moi. C'est joli. Où as-tu acheté ce pendentif ?

La pierre verte, pendue à un lacet d'une basket que j'avais enfilé dans l'orifice, se balançait autour de mon cou. Je portais le pendentif depuis le matin parce que j'avais décidé, à mon réveil, qu'ainsi la fille morte ne disparaîtrait pas totalement de la mémoire des vivants.